UN HIVER AU FÉMININ

INTRODUCTION

Plongez dans ce recueil hivernal, tantôt réconfortant, tantôt glacial, rassemblant des nouvelles d'autrices des XIX^e^, XX^e^ et XXI^e^ siècles, de France, d'Italie, de Suède, d'Allemagne, des États-Unis, du Canada ou encore du Royaume-Uni.

Passez Noël dans un village bavarois, à la veille de la Seconde Guerre mondiale et à l'aube du nazisme, à travers la plume d'Elizabeth von Arnim, autrice notamment du célèbre *Avril enchanté*.

Observez la duchesse moderne de Geneviève Boudreau, poétesse, nouvelliste et nouvelle voix de la littérature québécoise contemporaine.

Partez à la rencontre de Verna, une retraitée en quête de vengeance dans les glaces de l'Arctique, héroïne unique brillamment contée par Margaret Atwood, autrice de *La Servante écarlate* et nouvelliste hors-pair.

Découvrez Victoria Benedictsson, figure majeure de la littérature suédoise au destin tragique, féministe avant l'heure aujourd'hui oubliée, à travers le récit d'un Noël à deux voix.

Envolez-vous, ce 25 décembre, sur un vol Sydney-

Londres, une fugue signée Muriel Spark, autrice écossaise multi-primée au ton unique.

Passez les fêtes aux côtés de Meg, Jo, Amy et Beth, les quatre sœurs March de Louisa May Alcott, qu'on ne présente plus, pour un moment plein de douceur, de joie et de nostalgie.

Blottissez-vous dans l'écriture envoûtante de Francesca Manfredi, prix Campiello en Italie pour son premier recueil de nouvelles, et auprès de son héros, seul après la mort de sa mère.

Faites don de votre Noël, comme les enfants Osborne, dans une nouvelle inédite de Lucy Maud Montgomery, comptant parmi les écrivaines anglo-saxonnes les plus lues et étudiées à travers le monde.

Offrez-vous des roses rouges, comme l'héroïne de cette nouvelle de jeunesse d'Anaïs Nin. Rien que des roses rouges, des roses rouges les plus belles qui soient, pour défier la solitude de l'hiver.

Partagez la chaleur d'un petit sapin de Noël, un moment de réconfort, de rencontres et de renouveau, avec Stella Gibbons, prix Femina anglais en 1934 pour *La Ferme de cousine Judith*.

Suivez les mésaventures du petit Frieder et son malheureux sapin, le jour le plus court de l'année, par l'autrice allemande Agnes Sapper, dont l'œuvre, traduite à travers le monde et vendue à plusieurs millions d'exemplaires de son temps, est aujourd'hui introuvable.

Regardez le temps s'évaporer, à chaque nouvelle année qui commence, en passant le Nouvel An aux côtés de Colette. Si celle-ci compte aujourd'hui parmi les plus grandes écrivaines françaises, elle est aussi la première

femme à avoir été élue à la présidence de la prestigieuse académie Goncourt et la première femme à avoir reçu, en France, des obsèques nationales.

Tremblez au cœur de l'hiver, avec une histoire de fantômes signée Edith Wharton, autrice américaine qu'on ne présente plus et première femme à avoir reçu le prix Pulitzer du roman en 1921 pour *Le Temps de l'innocence*.

Marchez dans les pas du petit Ruster, anti-héros de Selma Lagerlöf, première femme à avoir reçu le prix Nobel de littérature en 1909 et première femme élue à l'Académie suédoise en 1914. Un conte sur l'humilité, l'acceptation de l'autre, la rédemption.

Enfin, découvrez l'un des tout premiers textes de Katherine Mansfield, publié alors qu'elle n'avait que dix ans – un récit doux et naïf mais déjà empreint des accents mélodieux caractéristiques de celle qui deviendra une nouvelliste et poétesse de renom.

Quinze nouvelles rassemblées dans ce recueil hivernal, pour découvrir ou redécouvrir quinze formidables voix, quinze formidables autrices ayant marqué l'histoire de la littérature. Quinze formidables autrices à lire, relire et à mettre entre toutes les mains.

NOËL DANS UN VILLAGE BAVAROIS

Elizabeth von Arnim (1866-1941)

Lorsque je descendis du train, dans le crépuscule d'un après-midi bleu-gris, ma fille courut à ma rencontre sur le quai, accompagnée d'un jeune homme vêtu d'une culotte courte de cuir, les genoux découverts. Comme il faisait presque nuit et que son habit me parut familier, je crus qu'il s'agissait là de son mari. Je le saluai donc avec l'enthousiasme de circonstance, prenant ses mains dans les miennes et m'écriant : « Comme c'est charmant de ta part d'être sorti par ce froid ! »

Heureusement, mon gendre et moi ne nous embrassons pas, mais hormis ce détail, tout n'était qu'enthousiasme, y compris, évidemment, l'emploi du *Du* familier.

Ma fille me prit le bras. « C'est le chauffeur de taxi », me chuchota-t-elle en réprimant un fou rire. Le jeune homme, je dois dire, avait accepté mon comportement avec dignité. Peut-être pensait-il que c'était un comportement normal pour un étranger descendant du train et que, loin d'être des gens froids, les Anglais étaient au contraire des êtres de passion.

Quelque peu songeuse, je me laissai conduire hors de la gare, dans un monde de sapins de Noël. Devant la

plupart des maisons se dressait un sapin éclairé de guirlandes électriques et, au milieu de l'une des rues principales, se trouvait un arbre immense, une pyramide à l'éclat solennel.

J'eus la sensation d'être entrée dans une carte de Noël – neige scintillante, demeures anciennes aux toits pentus, sans parler de l'absence totale de vent digne, aussi, d'une carte de vœux. Je n'avais pas fêté de Noël allemand depuis 1909, le dernier d'une longue série, et, sachant que 1909 était désormais une date lointaine et que tant de choses s'étaient passées depuis, il était étrange que tout me semble si familier, comme si ce Noël était, dans la continuité des précédents, celui de 1910.

Sur le pas de la porte de la petite maison, plantée au milieu de champs enneigés et d'imposantes montagnes, se trouvait, pour m'accueillir, mon véritable gendre. Il était habillé de la même manière que le chauffeur de taxi, avec une culotte de cuir et une chemise brodée, si bien qu'il eût été impossible de les distinguer l'un de l'autre. Je le regardai avec attention, me montrant, cette fois, chaleureuse. « Comme c'est charmant de ta part d'être sorti par ce froid ! » m'écriai-je, une fois certaine qu'il s'agissait bien de lui – mon allemand étant limité, une même phrase doit servir plusieurs fois.

Il se tenait sur le pas de la porte, et de merveilleuses odeurs, alléchantes pour quiconque a faim, s'échappaient de celle-ci – des odeurs de Lebkuchen, de Leberwurst, de chou rouge, d'oie rôtie, et l'odeur plus solennelle, solennelle car elle accompagne aussi les enterrements et enveloppe les mausolées, du sapin prêt à être illuminé dans le salon.

C'était le réveillon de Noël, moment où les Allemands se réunissent pour célébrer les fêtes et, alors que je portais mes affaires à l'étage, les bougies décorant le sapin furent allumées, de telle sorte que, lorsque je descendis, toute la famille, père, mère, fillette, trois domestiques coiffées et gantées de coton blanc ainsi que deux petits terriers écossais, m'attendaient dans l'entrée, devant la porte fermée menant à la chambre des mystères.

Sur la mélodie de « Stille Nacht, heilige Nacht », nous entrâmes, selon notre âge ; la plus jeune d'abord, jusqu'à la cuisinière, juste après moi. Il m'avait semblé, jusque-là, que tout le monde était plus jeune que moi, aussi, je me réjouis de la présence de celle-ci.

Je savais parfaitement ce qui m'attendait dans cette pièce, car n'avais-je pas, moi-même, orné de telles pièces de sapins et recouvert de telles tables de cadeaux ? Les tables se suivaient, familières, une pour chaque personne, couvertes de paquets ornés de jolis papiers et de rubans argentés, de pots de cyclamens et d'azalées, jusqu'au sapin bien sûr, avec la petite crèche à ses pieds, ses moutons en massepain et ses rois mages en chocolat.

Nous nous plaçâmes en demi-cercle, les yeux rivés sur le sapin, évitant soigneusement de les laisser s'égarer en direction des tables, ce qui aurait été malpoli, et, pendant que nous entonnions « Stille Nacht » au son du gramophone, les terriers, qui n'avaient pas de manières, dévorèrent, sous nos yeux indignés, tous les moutons en massepain, l'un après l'autre. En raison de la tradition, nous n'avions d'autre choix que de rester debout à continuer de chanter. Les coutumes et la décence nous commandaient de rester immobiles. Heureusement, il n'y

avait que deux couplets, et les rois mages furent sauvés à temps. Il me sembla alors que seuls les Allemands étaient capables d'une telle discipline, capables, à force d'entraînement, de paraître totalement absorbés par les paroles saintes lorsque leur cœur devait être en ébullition.

Mais l'attitude des terriers retarda l'ouverture des cadeaux. Il fallut s'occuper de leurs bêtises et les bannir avant de pouvoir nous réjouir. Les chiens, eux, firent peu de cas de leur disgrâce. Dans leurs ventres, bien à l'abri, se trouvaient les moutons, et j'aurais juré qu'ils riaient lorsqu'on les emmena.

Un peu songeuse – pour la deuxième fois –, car il m'avait paru triste pour la famille de perdre autant de moutons, achetés, je le savais, pour ce Noël en ma compagnie et destinés à servir au moins cinq Noëls encore, je commençai à ouvrir mes cadeaux et, très vite, nous retrouvâmes l'esprit festif de circonstance. De chaque table s'élevaient des cris de joie et d'excitation. De toute part, on se précipitait pour embrasser et remercier quelqu'un. Même la cuisinière et moi, les doyennes de cette soirée, étions prêtes à nous étreindre. Par chance, elle dut bientôt retourner en cuisine pour s'occuper de l'oie, sans quoi nous aurions sans doute, nous aussi, fini dans les bras l'une de l'autre.

En nous frayant un chemin parmi les papiers déchirés et les rubans argentés, nous nous dirigeâmes vers la table pour dîner, boire, faire des discours, et fûmes joyeux. Une fois le repas terminé, nous revînmes sur nos pas, un peu moins joyeux, et après avoir mangé du Baumkuchen et bu du vin chaud, il sembla que toute forme de joie s'était dissipée, car nous aurions souhaité aller nous

coucher, mais les coutumes et la décence ne le permettaient pas.

« Il m'est impossible, dis-je en me libérant de la stupeur qui m'envahissait doucement, d'imaginer que cette Allemagne est différente de l'Allemagne que j'ai connue.

— Oh, pourtant elle l'est… » commença ma fille avant d'être interrompue par un « Fais attention » prononcé par son mari, alors que l'une des domestiques venait d'entrer dans la pièce.

Cela me sortit de ma stupeur. Fais attention ? Mais à quoi ?

Un peu songeuse, pour la troisième fois, je me glissai dans mon manteau de fourrure et me laissai conduire à la messe de minuit. Une nuit étincelante. Une nuit de paix et de beauté. Les cloches de la vieille église sur les hauteurs sonnaient, et des flots de silhouettes sombres – des flots, remarquai-je avec étonnement – montaient vers elle, dans un silence religieux. Plus bas dans la rue, l'immense sapin de Noël se dressait, radieux. Dans le cimetière, les tombes étaient ornées de petits sapins qui, comme autant de symboles de souvenir et d'amour, illuminaient le lieu. Et, à l'intérieur de l'église, se trouvait une foule si dense qu'il était difficile d'y pénétrer, une foule si dévouée, pieuse et absorbée par la beauté de ce chœur entonnant (une fois de plus) « Stille Nacht » que, pour quelqu'un qui, comme moi, lit le *Times* et sait ce qui se passe dans les églises allemandes, il était difficile d'y croire.

« Mais… commençai-je en m'accrochant au bras de mon gendre.

— Fais attention », murmura-t-il rapidement en me serrant la main.

Fais attention. Encore. Faudrait-il donc toujours faire autant attention ? Et, après tout, qu'avais-je dit, si ce n'est un « Mais » ?

Traduit de l'anglais par Barbara Arrighi